

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans... NEW ORLEANS... LIMITED

Bureaux: 323 Rue de Chartres... entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de réclames, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

Samedi 5 juillet 1913. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne. Fahrenheit Centigrade

Fête du 4 Juillet

Le Représentant de la France à l'Hôtel de Ville.

A l'occasion de la fête nationale des Etats-Unis, du 4 juillet, l'usage a toujours été, et on a toujours aimé à s'y conformer, que le représentant de la France à la Nouvelle-Orléans aille présenter aux autorités de la ville ses félicitations et ses congratulations officielles.

Cette année par suite de l'accident survenu à notre Consul Général, M. Ledue, et dont il n'est pas encore complètement rétabli, cette démarche a dû être confiée à celui qui a la charge de représenter M. le Consul Général lorsque celui-ci est empêché.

M. Ledue, notre Consul Général, encore retenu sur son lit de souffrance a donc prié M. Pierre Lacaze, vice consul et gérant du consulat en l'absence du Consul Général, de la remplacer et d'aller visiter officiellement le premier magistrat de la ville.

M. Lacaze se rendit donc à l'Hôtel de Ville; il était accompagné par notre Président M. Maurice Lafargue, qu'il avait prié de venir avec lui. M. P. Lacaze est en effet nouveau à la Nouvelle-Orléans et n'a pas encore eu l'occasion de connaître toutes les personnes avec qui sa situation doit le mettre en rapport.

M. Maurice Lafargue, président de "l'Abéille", est bien en mesure de le guider partout.

Malheureusement, M. le Maire ne put être rencontré à l'Hôtel de Ville, étant absent de la Nouvelle-Orléans depuis quelques temps.

Comme le bureau était néanmoins encombré de visiteurs M. P. Lacaze accompagné de M. Lafargue, profita de ce contretemps pour faire une visite à M. Auguste Montagnet, l'intelligent et dévoué secrétaire de l'avocat de la ville M. Luzenberger.

Après l'échange de quelques paroles de courtoisie, M. Montagnet se mit obligeamment à la disposition de MM. Lacaze et Lafargue pour les présenter à M. Ricks, qui remplace le Maire pendant son absence.

M. Pierre Lacaze présenta au haut magistrat de la Nouvelle-Orléans les compliments et les félicitations de M. Ledue, consul général, représentant de la France, à l'occasion du glorieux anniversaire de la Déclaration de l'Indépendance des Etats-Unis.

M. Ricks répondit à l'aimable discours plein de tact et de finesse de M. Lacaze par d'aimables paroles de courtoisie et de sympathie à l'égard de notre Consul Général et du pays qu'il représente ici.

En quittant M. Ricks, M. P. Lacaze ayant manifesté le vif désir de faire la connaissance des chefs du bureau de santé de la ville, il y fut conduit par le très obligeant cicérone M. Montagnet. Les trois visiteurs furent accueillis de la meilleure façon par le Dr. William Robin, secrétaire de ce service.

Cette visite fut des plus intéressantes. Le docteur Robin fit voir en effet dans tous ses détails comment sont recueillis, groupés et classés tous les renseignements intéressants la santé publique à la Nouvelle-Orléans; lutte contre les maladies contagieuses, amélioration de l'hygiène générale, etc.

Sous les yeux émerveillés du consul, il fit voir le magnifique système de fiches, de cartes des sections dans lesquelles pour cet usage est divisée la ville et où des épingles à têtes de verre de couleurs différentes indiquent les foyers des maladies dans les divers quartiers de la ville, l'étendue de maladie, son importance, etc.

Un coup d'œil sur la carte ainsi épinglée montre l'état de santé générale pourrait-on dire de l'agglomération.

Les fiches retiennent l'histoire de l'apparition, du développement,

de la disparition des épidémies, et par exemple celui qui s'adresserait à ce bureau avant d'occuper un immeuble pourrait savoir si des cas de maladies contagieuses y ont été constatés, ce qui est très intéressant à connaître.

M. le docteur Robin accompagnait ses démonstrations des explications et des commentaires les plus intéressants et les plus instructifs.

Nous pouvons certes dire que cette organisation peut être comparée aux organisations similaires des grandes villes des Etats-Unis et d'Europe qui ne la dépassent certainement pas en méthode et en exactitude et en clarté.

M. le Vice Consul s'est séparé du Dr. Robin en lui exprimant tous ses plus chaleureux remerciements.

M. le Vice Consul qui connaissait de nom M. Henry Lamaze qui occupe le même poste depuis 40 ans à l'Hôtel de Ville n'avait pas voulu s'en aller sans faire sa connaissance.

Le trois visiteurs se rendirent donc à son bureau, celui de l'Etat-Civil. Il y trouvèrent M. H. Lamaze très occupé, si absorbé que par la force de l'habitude, en jetant un coup d'œil distraité sur les trois nouveaux venus, il tendit à l'un d'eux un formulaire de mariage accompagnant son geste de la phrase usuelle: "Quel est le nom du prêtre qui va vous marier, pour que je puisse vous donner votre licence?"

Cette question fut accueillie par un triple éclat de rire des trois visiteurs, tous trois hommes mariés... Les présentations se firent d'autant plus aimablement, M. Lamaze riant plus fort que les autres de sa méprise.

Et c'est sur ce petit incident que se termina cette visite à l'Hôtel de Ville que M. le Vice Consul quitta en emportant la meilleure impression de l'accueil aimable et plein de courtoisie que lui avait réservé les autorités de la ville.

DRAPEAUX ETRANGERS INSULTES LE JOUR DU 4 JUILLET.

Washington, 5 juillet. — Deux incidents au sujet des drapeaux étrangers ont eu lieu hier et feront sans doute le sujet de plaintes au secrétaire d'Etat.

L'affaire de Winnipeg, Manitoba, n'aura pas sans doute de suite, car le drapeau américain insulté par la foule n'était pas arboré sur un bâtiment officiel.

A Tucson, Ariz., où le drapeau mexicain, flottant sur le consulat, a été déchiré, le département d'Etat demandera aux autorités de la ville de faire des excuses au consul mexicain, si toutefois on peut le faire sans avoir l'air de reconnaître le gouvernement de Huerta.

San Francisco, 5 juillet. — Le drapeau du Paraguay a été araché de la hampe, pendant l'absence du consul général.

LA CELEBRATION DU 4 JUILLET

Contrairement aux habitudes, il y a eu très peu d'accidents le jour du 4 juillet dans les différentes villes de l'Union, grâce aux sages mesures prises par les municipalités relatives à la vente des fusées, feux d'artifice, etc.

On signale 17 morts et 874 blessés dans tous les états de l'Union. Voici un tableau des accidents dans quelques grandes villes.

Morts. Blessés. Boston 11, Washington 8, Chicago 4, Cincinnati 3, Los Angeles 3, New York 33, Philadelphia 113

LA SITUATION AU MEXIQUE.

Douglas, Ariz., 5 juillet. — Des rapports des insurgés signalent un duel d'artillerie à éclat à Guaymas entre la canonnière Tampico et une batterie rebelle commandée par un aventurier américain nommé Charpentier.

Cette batterie composée de canons pris à Ojeda, dit le commandant fédéral, a été installée sur les hauteurs à l'arrière de Guaymas.

D'autres dépêches annoncent que les conduites d'eau de Guaymas ont été coupées.

NOUVELLES MARITIMES.

Le vapeurs dont les noms suivent sont arrivés hier:

Le "Condo Wilfredo", de Cadix, Espagne, avec un fort chargement de divers marchandises; le "Standard", de Tampico, avec un gros chargement d'huile de naphthalène; le "Angela", de Frontera, Mexique, avec un chargement de 42,000 régimes de bananes; le "Chalotte", avec du fret de la Havane et 40 passagers; le "Karen", de Matanzas, Cuba, avec un chargement de 11,000 régimes de bananes.

Souvenirs de Marrakech

Un bruit de chaînes remuées des sabots qui frappent les cailloux, des hennissements stridents, me tirent de mon lourd sommeil. Je me lève. Il fera bientôt jour, je n'essaie pas de me rendormir. Les uns après les autres, les soldats se réveillent. Les officiers sont déjà levés. Beaucoup, craignant une attaque et chargés d'une lourde responsabilité, n'ont pas fermé l'œil. Toute de suite, les chevaux sont pansés, et attelés ou sellés; il est bientôt cinq heures; nous sommes prêts.

Avant de partir, il nous faut tenir une promesse: il a été convenu avec le caïd Hadj Thami (Glaoui) que deux coups de canon signaleraient notre approche. Ce serait, dans la ville, le signal de la révolte. On pointe un canon sur Marrakech, on tire, et les projectiles, exactement dirigés, vont éclater au centre même de la ville. Maintenant, on sait que nous sommes là!

C'est, enfin, notre dernière étape. Nous partons dans le même ordre que la veille, plus dispersés, toutefois, puisque nous traversons la plaine. Les Sénégalais sont rejoints à cheval. Ils portent maintenant les obus en travers de la selle.

A notre gauche, un douar. Il est vide, mais on a aboré le drapeau blanc. Quelques rares palmiers. Puis un ravin, les bords à pic. Nos canons ne pouvant le traverser, il nous faut creuser un chemin. Les servants manient pioches et pelles, tirent sur les cordes, poussent aux roues; les canons sont passés. Presque aussitôt nous apercevons l'oued Tensif. A quelques centaines de mètres en avant s'élève un vieux pont. Mais le lieutenant d'artillerie, peu confiant, sans doute, en sa solidité, préfère passer à gué. La rive où nous sommes s'abaisse en pente douce vers le fleuve, mais, de l'autre côté, la berge est escarpée; il nous faut encore creuser notre chemin. Nos roues sont noyées jusqu'à l'essieu, les chevaux barbotent; nous traversons quand même le Tensif et entrons dans la palmerie.

Nous sommes toujours sans nouvelles de la ville. Que se passe-t-il derrière ses murs, et comment a-t-on accueilli nos coups de canon? Nous songeons, devant les bouquets des palmiers, que l'endroit serait merveilleusement choisi pour une embuscade. Mais, pas un coup de fusil, pas une alerte, rien.

Pourtant, à un moment donné, je vois le commandant Simon, accompagné de son état-major, filer rapidement à l'arrière de notre colonne et inspecter l'horizon. Peu de temps après, il revient vers nous. Je m'informe: on a découvert, à 5 ou 6 kilomètres, un groupe de trois cents cavaliers qui s'avance dans notre direction. Certains de nos camarades voudraient lui envoyer quelques obus, mais le commandant Simon s'est rappelé les paroles du colonel Mangin: "Vous ne vous amusez pas en route. Vous mépriserez les attaques. Ce que vous devez faire, c'est marcher."

Et nous marchons, sans nous inquiéter davantage des trois cents Marocains. Le gros de la colonne, qui vient derrière nous, s'arrangera avec eux. Nous atteignons bientôt les premiers jardins qui entourent Marrakech. Comme tout à l'heure, nous ne pouvons nous empêcher de penser que des coups de fusil en pourraient facilement partir. Et toujours pas de nouvelles de la ville. On doit s'y battre, car nos cavaliers d'avantgarde entendent crépiter un fusillade. Comme il a été convenu, nous tirons deux nouveaux coups de canon, pour apprendre aux révoltés que nous arrivons.

Les renseignements nous parviennent enfin. Des serviteurs du pacha et des gens du caïd el Hadj Thami Glaoui sont venus à notre rencontre, en déployant un drapeau tricolore. Ils sont maintenant auprès du commandant Simon. La fusillade a cessé. Les gens du Hiba sont en fuite, chassés par les partisans du Glaoui; les portes de la ville sont ouvertes. Marrakech est à nous. Nos fatigues sont oubliées, dans tous les yeux brille le triomphe de la victoire.

C'est au onzième siècle que l'Almoravide Youssouf ben Tachfin, surgissant avec ses hordes des profondeurs soudanaises, vint au Maroc pour y établir la vraie doctrine des croyants et, dans une fraîche oasis, fonda la ville de Marrakech. Devenue bientôt la principale capitale du Maroc, elle fut souvent visitée, mais personne avant moi n'avait franchi les murs dans les rangs d'une armée conquérante.

Vue de très loin, la ville se détache magnifiquement blanche et rose, ses maisons étincellent au milieu de verdure sombres, et ses minarets s'éclatent lumineux

comme des flammes. En approchant, on traverse une immense forêt de dattiers qui laissent pendre très haut leurs régimes dorés. On chemine sous une voûte gigantesque de longues palmiers qui s'éclatent d'une arête à l'autre et se découpent en vert blond sur des coins de ciel violet. Et, de distance en distance, des murs roses à demi ruinés, envahis par les herbes et les ronces, semblent avoir été placés là, comme les "fabriques" dans un tableau de Hubert Robert, pour donner au paysage un caractère de vie très antique.

Nous sommes maintenant tout près de la ville. Les palmiers sont moins serrés. Foulé par nos chevaux, la sable de la piste monte en nuages épais qui, baignés par le soleil, enveloppent les aspects des choses dans une poussière d'or, où les formes s'évanouissent. Cependant le sommet des remparts et le haut des tours massives se dessinent, à peine distincts, comme les murs d'un de ces châteaux de rêve, familiers aux contours de l'Orient. La vision fantastique des créneaux et des tours se continue longtemps, tantôt presque effacée, tantôt plus précise, et nous voyons alors, au pied des grands murs roses, des figures drapées, immobiles comme des statues de pierre. Puis, brusquement, nous nous trouvons devant de grands bastions carrés entre lesquels s'ouvre une voûte sombre; c'est Bab el Rooh de Marrakech, et la colonne s'y engouffre.

Nous voici dans la ville arabe. Elle est construite en briques roses, de la couleur du sol, recouvertes, quelquefois, d'un crépi d'ocre presque toujours effacé. On longe de grands murs, percés seulement de portes basses, tourdemment clouées, pas de fenêtres, ou seulement d'étroites meurtrières; quelquefois, au-dessus d'une baie, une mince palmette de caractère ancien, ou un arc lobé et découpé en dents profondes; presque toujours une muraille disloquée, émietlée, nue et sale, qui montre par ses lézardes une maigre ossature de briques sèches, de cailloux et de sable. Le soleil, qui déjà nous brûle, creuse les trous d'ombres profondes et donne à ces pierres un éclat aveuglant. Dans les rues, des tas d'ordures, et, de place en place, des groupes d'hommes au visage terreux, drapés à l'antique dans des loques sordides. Collés contre les murs ou accroupis dans une pose familière aux vieilles statues égyptiennes, ils nous regardent, sans un geste, sans un mot. Nous nous engageons dans d'autres ruelles, aussi sales, bordées encore des mêmes vieux murs effrités, décrépis, revêtus d'une éblouissante clarté. Nous traversons des bazars, des souks, avec des boutiques comme au moyen âge: petites niches protégées par un léger auvent, qui, à quelques centimètres du sol, enfoncent dans le mur un carré sombre. Les marchands enturbannés, l'air grave et la barbe longue, sont assis, les jambes croisées, et nous suivent du regard, sans bouger, sans rien dire. Aux carrefours, sur les places, des gens se pressent nombreux. Enveloppés dans un haïck éclatant ou dans une brune djellaba, ils entourent des marchands de légumes ou semblent converser entre eux. Mais ils ont tous le visage tourné vers nous; ils restent immobiles et se taisent. A parcourir sous un brûlant soleil ces ruelles sordides et lamentables, dans un silence qui n'est troublé que par les sabots de nos chevaux et le roulement de nos voitures, à voir tous ces gens aux vêtements bibliques qui restent impassibles et muets, nous croyons traverser une de ces très vieilles villes, autrefois florissantes, qui, dans des temps très anciens, aurait été frappée de mort et d'immobilité par quelque djinn redoutable.

Nous sommes maintenant sur une grande place nue, bordée des mêmes murs roses à créneaux. Le sable est brûlant, les pierres éblouissent. Le soleil nous dévore.

Nous nous arrêtons un moment. Les voitures sont détachées, les chevaux attachés, nous tombons à terre. Des gens nous regardent, à distance; ensuite des gamins s'approchent et nous offrent des provisions. Les juifs, déjà, deviennent obséquieux. Une vieille femme s'avance et embrasse la roue d'une canon.

Puis un ordre vient: nous repartons; nous passons sous une porte cintrée, surmontée d'un léger toit en tuiles vert émeraude. Nous traversons une petite cour: une grande porte en fer à cheval s'ouvre devant nous. Alors, brusquement, sans transition, c'est le Paradis terrestre. Plus de sable de feu, plus de murs jaugoyants. C'est une forêt touffue et odorante, aux grands allées d'ombre et de fraîcheur, qui déroule sous nos pas les mystères de ses voûtes. Nous oublions les routes pierieuses, les landes en friche, les dures fatigues et les cuisantes morsures du soleil,

pour ne sentir que la joie du repos et la douceur de l'air. Un grand calme, une paix infinie descend sur nous et nous, penétré.

Nous voyons enfin des arbres. Non plus ces nostalgiques palmiers, au fil mince et rugueux, qui dressent très haut leur plumet de feuilles maigres, mais des arbres pareils aux arbres de chez nous, avec un tronc puissant et une frondaison épaisse. Des oliviers, des figuiers, disposés en quinconces, recourent presque au ras du sol leurs arceaux argentés, enchevêtrant leurs branches en réseaux compliqués et s'allongent en galeries profondes.

Nous suivons une large avenue, au sol surélevé. Les branches, moins serrées, tamisent les rayons du soleil, qui moistent le sol de lumières dansantes. De distance en distance, de hautes cisternes cubiques laissent filtrer une eau bienfaisante, qui se répand dans mille petits canaux, va humecter la terre sèche et verdit un gazon vivace. Nous passons devant un pavillon blanc, coiffé de faïences vertes, avec de hautes portes en rouge et or. Plus loin, d'autres pavillons semblables offrent de calmes retraites aux habitants de ce jardin tranquille. Des pigeons rotouclent dans les branches, tandis que des bandes de moineaux volètent, se poursuivent et pépient effrontément.

Nos Sénégalais ont mis pied à terre. Heureux de tant de fraîcheur, ils pensent aux clairières de leurs forêts primitives, et s'abattent joyeusement sur l'herbe. Certains s'occupent d'abord de leurs petits chevaux, qui, depuis plusieurs jours, ont trotté presque sans arrêt. Ils leur parlent, les complimentent, et les petits chevaux comprennent; ils frappent du pied, secouent la crinière, et semblent éligner de l'œil. D'autres, plus pratiques, s'occupent de mangaille. L'un d'eux, le torse nu, pareil à un lutteur de bronze, est grimpé en haut d'une citerne et les muscles gonflés, remplit plusieurs fois ses grands seaux de foie grise. Un autre est parti aux provisions. Un troisième, brandissant son coupe-coupe, se va saper les broussailles et ébrancher les arbres. Bientôt ils sont tous réunis autour d'une large marmite où cuit le riz. Ils hument maintenant la bonne odeur du "pata", plus savoureuse à leurs narines que les senteurs de la forêt.

Les spahis sont un peu plus loin. Ils ont dessillé leurs chevaux, les ont même boire, et viennent devant eux les sacs d'orge. Laisant quelques-uns des leurs vaquer aux soins de la popote, ils posent sur l'herbe verte leurs grands manteaux écarlates, et s'étendent. Ils se reposent, ils ont frais, les oiseaux chantent; ils pensent sans doute au Paradis d'Allah.

Des gnomes aux burnous bleus relevés et des partisans marocains aux turbans oranges, installent déjà leurs maisons de nomades. A côté des petites tentes ouvertes à tous les vents, ils dressent, pour les caïds et les chefs, de grands marabouts ronds, en toile blanche, ornés de festons découpés en drap bleu. Les oiseaux qui chaptent réveillent leurs instincts de pillards. Préférant la chasse au repos, ils poursuivent à coups de pierres les pigeons et les perdreaux qui, d'arbre en arbre, s'envolent tourdemment.

Couché sur l'herbe, dans les jardins de l'Aquedat, la tête vide de pensées, je regarde entre les rameaux d'olivier un petit coin du ciel bleu.

LOUIS BOTTE.

AUTOUR DU MONDE.

Oir a reçu samedi l'avis que Victor Pelaroque et Ashton Salomon, deux jeunes gens de la ville qui sont partis avec l'intention de faire le tour du monde, à bon marché, sont près de San Francisco après s'être arrêtés à San Antonio et à Dallas.

Pelaroque espère gagner son passage, comme employé, et Salomon, comme gargon, sur l'un des vapeurs allant en Australie. Le dernier est membre de la Société de Géographie et il correspondra avec la société sur leur voyage. Ils comptent être absents pendant deux ans.

AUDACIEUX ATTENTAT.

Mme Edward Payne, 718 rue First a été vivement surprise samedi matin, quand elle ouvrit la porte de sa maison à un voleur qu'elle avait pris pour son mari. Ayant entendu du bruit pendant la nuit elle se leva pensant que c'était son mari qui rentrait. Elle fut aussitôt en présence d'un audacieux bandit qui lui asséna un coup sur la tête, qui lui fit perdre connaissance.

Peu de temps après son mari rentrait et la trouvait encore sans connaissance. Le voleur a emporté un cinquantaine de dollars. Mme Payne n'a pu fournir aucun renseignement à la police.



MARIE STONA

Nom de plume de Madame Veuve Albert Scholtz, née Marie de Stonawski

En présentant à nos lectrices le portrait de cette dame, poète et auteur, qui est une des gloires de l'Autriche, nous nous exprimons de leur annoncer une bonne nouvelle. — Cette femme d'esprit, qui écrit de charmants feuilletons pour les principaux journaux autrichiens, a bien voulu nous envoyer 3 de ses feuilletons, qui ont paru en plus de 40 différents journaux européens. Ces feuilletons paraîtront au premier jour en nos numéros du dimanche. — Nous sommes persuadés que nos lectrices, au gré de cette abnégation, et quelles nous prouveront leur appréciation de nos efforts à leur être agréables et utiles, en augmentant le nombre de nos abonnées. — Ceci dit, nous désirons leur fournir quelques notes biographiques sur Mme Marie Stona. — Née au château de Strzebowitz (en Silésie, Autrichienne), unique enfant d'un gentilhomme campagnard polonais, elle y reçut une éducation des plus soignées de son institutrice, plusieurs ans amie aussi fidèle qu'intime, la fameuse "Valesca", une sorte d'encyclopédie, sachant 5 ou 6 langues modernes, 2 langues mortes, les mathématiques, l'histoire, la géographie, la botanique, et — Dieu me pardonne — l'économie politique sur le bout des doigts. — Avec cela d'une bonne humeur, d'une humeur prime-santière, à

rendre des points aux hommes instruits, médecins, avocats, officiers supérieurs, ministres de toute croyance, qui se plaisaient à se reposer au foyer hospitalier du sieur de Stonawski, à Strzebowitz. — Plus tard elle fit en compagnie de Valesca de longs voyages à travers l'Europe. Tout en écrivant à ses parents ses impressions de voyage, son aptitude et son goût d'auteur se développèrent. Après son mariage au Docteur en Droit Albert Scholtz, et après la naissance de ses 2 enfants: Hélène et Albert, elle débuta en publiant plusieurs petits volumes de vers, écrits en dialecte autrichien, des chefs d'œuvre, qui hélas perdraient trop par la traduction. Il suffit de dire que plusieurs de ses vers ont servi à fournir les paroles aux compositeurs de "Lieder" autrichiens. Très choquée par la meilleure société de Vienne et de Buda-Pesth, elle y rencontre constamment ce que l'Autriche-Hongrie offre de meilleur comme "beaux-esprits"; mais c'est à son vieux château paternel, que au retour de ces deux capitales, loin du bruit du monde, elle se plaît à décrire les épisodes de la vie des paysans autrichiens, dont nous offrirons bientôt quelques spécimens à nos lectrices, qui, nous en sommes sûrs, compteront bientôt parmi les grandes amies de leur sœur si bien douée, d'outre-mer.

A PROPOS DE L'AFFAIRE DUNBAR.

C. P. Dunbar, qui est descendu au Cosmopolitain, a reçu une lettre qui dit que Robert Dunbar, Jr., a été volé par une bande de voleurs d'enfants, qui pensaient avoir pris l'enfant d'une riche famille. Cette lettre est signée par un nommé A. C. Charles qui dit que W. C. Walters avait essayé de l'associer à sa bande de voleurs d'enfants lui promettant de gros bénéfices.

TUE PAR SON FRERE.

William Burch, âgé de 47 ans, fermier de Franklinton, Lnc., qui fut accidentellement blessé par son frère, d'un coup de fusil, est mort vendredi soir, à l'Hôpital de la Charité.

Le défunt fut pris par son frère pour un inconnu qui avait essayé à plusieurs reprises de mettre le feu à une étable.

EMPOISONNEMENT.

Mme Katherine C. Robbins, âgée de 40 ans, habitant 1534 rue Thalie, est morte samedi à l'Hôpital Presbytérien, à 8 heures du matin, des suites d'un empoisonnement au bichlorure de mercure. Mme Robbins était la femme de Luther M. Robbins, un ingénieur employé par Hampton Reynolds, un entrepreneur.

Mme Robbins était en mauvaise santé depuis plusieurs années. C'est par accident qu'elle a pris ce poison violent; elle n'avait pas d'enfants.

BOUTONS SORTENT PAR PLAQUES

Son Visage. Petits, Rouges et Durs. Aussi sur Cou et Poitrine. Forte Démangeoison. Couleur de Brûlure. Savon et Onguent Cutic ra Guérissent.



Morrison, Tenn. "Pendant un an je souffrais d'une violente attaque d'eczéma ou de boutons, accompagnée d'écrouilles. Elle se déclara par des petits boutons rouges, plutôt durs, qui causaient non seulement du visage, mais également du cou, du cou et du cou. Leur démangeaison était si insupportable que je ne pouvais pas dormir. J'ai essayé de nombreux remèdes, mais sans succès. J'ai finalement découvert le "Savon Cutic" et l'onguent Cutic. Après en avoir fait usage pendant environ un mois, le démangeaison et les boutons avaient entièrement disparu." (Signé) John Finzer, 30 décembre 1911.

Le "Savon Cutic" et l'onguent Cutic se vendent dans le monde entier. Un échantillon de chaque est envoyé gratuitement, avec Livre de 32 p., sur la peau. Adressez une carte postale au "Cuticura, Dept. T., Boston."

Les hommes qui ont pu du visage tendre devraient se procurer le "Cuticura Soap" et l'onguent Cutic. Echantillon gratis.

E. CLAUDEL OPTICIEN 918 RUE DU CANAL Successeur de E. & L. Claudel En face de la plus grande Maison Blanche PRÉS BARONNE Pas de Sacramenté Verres de Courbe

L'éducation, c'est l'aspiration de notre intelligence vers tout ce qui est noble, grand et généreux.